

_____ Titres _____

Robert Marteau – Olivier Rolin

UN ANGE PASSE : JOSÉ TOMÁS TORÉE

Du cercle José Tomás ne veut connaître que le centre et n'en pas percevoir la circonférence. C'est dire qu'il se met au milieu, là où on ne peut être et se tenir qu'en étant présent. Et c'est là le lieu dont la bête se méfie le plus, comme si en entrant elle y reniflait le danger. Elle veut revenir et pour cela est prête à briser tout ce qui l'enferme : elle pressent qu'on veut l'extraire par le haut en la précipitant vers le plus bas. Si elle prévoyait, elle saurait qu'ici il n'y a pas d'issue, qu'on applique la méthode de l'offensive ou celle de la défensive. L'homme appelle noble l'animal qui prend l'offensive, et couard celui qui opte pour la défense. Le taureau qui sort des ténèbres du toril, on peut l'accueillir à genoux en faisant revoler la cape en une flamme en forme d'éventail, c'est très beau, émouvant, téméraire ; il faut être sûr de soi et vouloir, en s'exposant dans l'attitude de la plus grande humilité, émouvoir l'assistance par surprise et tout de suite se la gagner. Mais le taureau ainsi reçu et trompé, porté d'un jet au plus loin des clôtures, ne va pas pour autant décider d'occuper le point central et de surveiller ainsi tout l'espace. Le plus souvent il se rabat vers les bords et s'essaie de l'œil, du mufle, du frontal et des cornes contre les planches. Avec les capes on l'éprouve ; le maître le mesure et le jauge des yeux. José Tomás sort de son abri, lui ouvre plus ou moins son tablier, le ralentit autant qu'il lui est possible pour lui essayer le rostre d'une véronique et, lui donnant la sortie, permettre à ses gens de le reprendre le temps que se mette en place le piqueur sur son cheval. C'est avec la plus grande économie de mouvements que José Tomás assure son attentive et discrète présence, jamais ne quittant de l'œil la matière vive qu'il a à traiter. S'il ne pose pas lui-même les banderilles, il n'en néglige pas la pose et fait entrer dans son calcul le comportement de l'animal qui les subit, et qui là plus encore qu'avant se sent floué d'avoir si près de ses armes ces fantoches qui le moquent, l'aiguillonnent, le percent, et se dérobent, et qu'il poursuit jusqu'à les voir souvent, comme pris de peur, sauter par-dessus les barrières. José Tomás déjà s'est muni du drapeau rouge et d'un pas tranquille, tout à fait mesuré, le corps assuré, sur le visage et dans le regard le calme et la quiétude, il se rend au rendez-vous, là où l'attend l'animal certainement au comble de l'inquiétude de ne savoir à quoi s'attendre après avoir été le jouet de sa force, de sa puissance, de sa colère, de sa rage mêmes. Il vient d'apprendre qu'il n'est pas de lieu sûr. S'il rêve c'est de lieux champêtres, mais ceux-ci eux-mêmes se sont montrés précaires, ô combien ! Pour José Tomás le temps n'est plus à la réflexion, ni à opposer le pour au contre. Face au taureau qui ne sait pas, il faut savoir – et savoir ce qu'on veut, et vouloir imposer sa volonté à qui n'a d'autre visée que

détruire tout ce qui se présente. Imposer sa volonté, en ce cas, en ce moment, c'est faire accepter ce que d'instinct l'animal trompé et meurtri refuse. Il lui faut un abri, un refuge, un point d'appui ; il lui faut réduire l'espace afin de se garder et de concentrer ses forces. José Tomás, visiblement, sait cela – et un peu plus ; et c'est là qu'on voit que les mots sont vains sans la pratique ; et la pratique est vaine sans l'imperceptible et indicible pointe de ce qu'on nomme le génie : étincelle qui est donnée dans l'œuf et qui à son tour, après les exercices appropriés, donnera le fruit. Evaluant le refus de son hôte, José Tomás insiste avec politesse en son invitation. En tirant de l'arrière le taureau consent à flairer le drapelet de celui qui s'emploie à le tirer de l'avant : est-ce par des hautes, est-ce par des basses ? disons que c'est par des passes qui viennent en leur temps et à leur place. Il faut, comme on dit, que la bête boive l'étoffe, et qu'elle s'imbibe de cette ombre mouvante, assez pour qu'il n'y ait ni rupture ni discontinuité : c'est donc en marchant d'un pas souple autant que décidé que d'un poignet non moins souple et pourtant ferme José Tomás en trois détours et trois mouvements conduit son invité (dont il veut ignorer les rechignements) à la place d'honneur, ce point que définit le croisement de l'infini des diamètres, chaque rayon étant un chemin virtuel proposé à la sortie puis à la fuite du taureau. Le calcul de José Tomás est moins rationnel qu'astronomique, mythologique et poétique, d'une poésie muette, certes, mais où comptent les pieds pour chaque séquence. On comprendra que l'homme, en tant qu'axe vertical entre terre et ciel, attire la foudre et la dirige sous terre pour ne pas être foudroyé ; le taureau quant à lui conduisant sa charge pour détruire l'aimant qui le retient, puis, aussitôt après l'échec, pour s'échapper selon l'un des infinis rayons et puis disparaître au-delà de l'horizon. Aussi, c'est merveille pour nous qui regardons de voir ce manège tourner sans aucune mécanique mais que meut l'inspiration dans une improvisation bien tempérée. C'est qu'en effet apaiser, tempérer la bête, est l'objectif, en tirant d'elle, dans le même temps, un peu plus qu'elle ne contient, ce qui est pour l'homme qui se surpasse s'accoupler à elle, se la liant à la ceinture et l'abreuvant de ce qu'elle a le moins soif. Peu ou pas d'ornements, moins encore de fioritures : c'est par une souple intelligence transmise au corps, à la jambe, au poignet, que tout se manifeste et bâtit dans l'émotion ; et de là naît la beauté sensible tant aux yeux qu'au cœur. Et en cette suite volatile, rien de gratuit : si tout est fait pour émouvoir, c'est aussi pour aboutir à la soumission de l'animal par effacement et absence feinte afin que, en un geste sacerdotal, entrant dans le berceau des cornes, arc fait de deux poignards, de là l'officiant sorte indemne. Tout tend chez José Tomás vers cet instant de vérité. Et c'est chez lui le plus haut point de solitude auquel il sait comme aucun nous suspendre. (*Bayonne, après-midi du 15 août, toros de Martinez Elizondo pour Joselito, José Tomás, Miguel Abellán.*)

Un ange passe. C'est ce qui m'a traversé la tête. C'est ce qui m'est soudain venu à l'esprit. Parce que c'est José Tomás qui est sur le sable et qu'il y a le ciel au-dessus, l'immaculé, tendu comme une soie, et qu'en bas il y a l'ombre et le soleil, l'un dans l'autre encastrés comme yin et yang. C'est l'Adour encore dont les peupliers se signalent par le frisson vert du feuillage. Nous sommes sous les anciens murs de Dax. C'est dimanche, le 10 septembre. Devant des taureaux du même élevage, des Zalduendo, j'ai lu que José Tomás avait triomphé à Almería. J'ai lu aussi qu'il était devenu l'idole de la Barcelone taurine. Il est devant nous. Je suis venu pour le voir toréer. Pour voir ce qu'est toréer. Certains, pendant un moment, ayant pensé déceler chez lui quelque chose de Manolete et de don Quijote, ont cru bon de le surnommer le *chevalier à la triste*

figure. C'est que le silence est son lieu, la solitude le temple aérien qu'il édifie, éphémère, autour de lui. La véronique est la fleur qu'il épanouit avec la lenteur de l'éternité. José Tomás n'en remet pas : il évalue par calcul mental le nécessaire, et cela pour n'être pas pris par la nécessité. Dominer par l'intelligence, c'est ce que son corps veut, comme la corde d'un instrument qui saurait qu'elle n'est là que pour la musique. Souvent, à Madrid excepté, la fanfare accompagne une ou plusieurs séquences de travail à la muleta. J'ai vu José Tomás d'un signe de la main demander le silence aux musiciens. Ce n'est pas vanité de sa part : c'est parce qu'il conçoit son ouvrage comme musique et qu'il se veut absolument attentif à ce qu'il fait, souhaitant que ceux qui ont des yeux pour voir aussi entendent ; et encore, ce qui est l'essentiel, parce que l'animal sacrifié mérite le plus grand respect. À ce respect, justement, à Dax, ce jour-là, il a voulu que nous soyons sensibles, particulièrement lorsque, pour son deuxième taureau, qui tardait à expirer, retenant son dernier souffle et se tenant sur ses quatre pattes, le matador demanda, aussi d'un léger signe de la main, qu'on sût attendre, ce qui fut en général compris contre le regrettable avis intempestivement sonné.

Ce n'est pas tous les jours que vous vient l'expression : Les anges se sont penchés au balcon, tels qu'on les voit chez Mantegna, chez Tiepolo, puis convoqués par Goya au plafond de l'église de la Florida. Les anges ne se penchent au balcon que pour se tenir suspendus par quelque spectacle qui se déroule au-dessous d'eux et dont l'exceptionnel présent les amène à se manifester, je ne dirais pas à la vue des humains, mais à leur âme et conscience. C'est l'instant infinitésimal pendant lequel tout homme devient poète et se révèle n'être pas absolument sans musique. José Tomás, comme toujours, se tient aussi près que possible du centre. Il est en costume de lumières, mais il se vêt pour ne pas être vu. Je m'en avise maintenant. C'est pour disparaître, effacé par ses figures, comme, par exemple, Rembrandt disparaît pour qu'apparaisse la peinture, soit la matière illuminée ou spiritualisée, dans les portraits qu'il peint de lui-même. On voit des toreros efficaces œuvrer efficacement pour mener sans fioritures un taureau difficile à l'heure de vérité. Chez José Tomás même cette qualité n'est pas mise en avant : car l'efficacité souvent s'assortit d'une certaine poigne ; mais ce n'est pas chez lui ce qu'on voit sans que pour autant rien nous soit caché. Il n'y a pas de prestidigitation mais bien un léger-de-main que donne, je dirais, l'abandon du poignet. Une fois effectuée par quelques passes de domination la mise au centre, c'est avec le bras droit qu'il assurera l'imprégnation de l'étoffe dans le champ visuel du taureau afin que celui-ci n'échappe pas à la trajectoire qu'on veut lui faire accepter, et c'est dans le ralenti que la courbe impose qu'il sera offert à l'homme, au cours d'un changement de main par lequel on feint de rompre, d'accueillir à gauche la charge et, par le drapelet souplement avancé, de la rendre plus suave, le taureau dès lors s'assoiffant de l'étoffe qu'il semble vouloir boire et qu'il ne peut toucher. C'est ce qu'on appelle : toréer par naturelles ; et c'est ce mode qui est le pilier du temple, pilier volatil de l'édifice aérien qu'éphémèrement bâtit le matador de toros quand il se nomme José Tomás. Tout dès lors devient émerveillement, l'homme par son art composant avec l'animal une figure qui nous paraît, suspendue à rien qu'elle est, ne pouvoir se défaire tant gestes et mouvements sont liés comme par aucun fil d'aucune Ariane. Lier : le mot de lui-même est venu ; mais c'est que pour toute séquence il est juste de dire que tout dépend de la passe initiale, laquelle en quelque sorte engendre sa suite dans le même terrain ; et ce n'est ni un manège, ni un tourniquet, mais une obéissance pareille à celle de la TeRre (le TauReau) tournant autour du Soleil,

l'homme vêtu de lumière. Bien entendu, rares sont les toreros aptes à obtenir et maintenir ce mouvement sidéral propre à nous sidérer. José Tomás non seulement est de ceux-là, mais son art culmine : en ce moment, et déjà dans la mémoire, où il s'inscrit, indélébile ; et déjà on se souvient, parce qu'il signe, sur son ouvrage mettant son chiffre et son paraphe ; son action étant elle-même signature de celui qui résout par la grâce force et violence et sur l'axe de la balance qu'est l'estoc pèse encore avec décision à l'heure de vérité. Oui, ici, à Dax, en ce dimanche 10 septembre, il faut le mentionner, quatre taureaux étaient en or, se prêtant au jeu, suivant le leurre, ne manifestant aucune malignité ; mais face au sixième, qui était son troisième adversaire, le plus lourd et le plus armé du lot, dont l'or était quelque peu altéré, il mena aussi son affaire de main magistrale et magique, et d'un métal moins noble sut encore faire œuvre d'orfèvre. Oui, mais face à nos Palha d'Aire sur l'Adour, face à ces Victorino Martín que toréent les Liria, Meca, Padilla, Ramos, Ferrera et autres, que ferait-il ? Face à des bêtes comme il en sortait des torils autrefois à Bilbao, s'exposerait-il ? Voyant les Zalduendo de Dax, taureaux sur mesure mais d'une seule pique, nous est confirmé qu'on essaie par apports et soustractions, mélanges subtils effectués par croisements, d'aboutir au taureau rêvé, soit : racé, noble, de bel aspect, finement encorné, éteignant sa fougue initiale en un bel assaut du caparaçon, sans pourtant que lui manque la force de charger, mais suavement, en suivant le linge sans chercher qui le meut et le manie. (*Dax, après-midi du 10 septembre, mano a mano Enrique Ponce-José Tomás, toros de Zalduendo.*)

Robert Marteau